

Concours
Etonnants
voyageurs
2011

Anna au pays des rêves

De Jeanne Meslin

Quand cette fameuse histoire lui arriva, Anna savait depuis au moins un an et demi que le dernier rayon de la bibliothèque de sa grand-mère, à Paris, ouvrait directement, quand on écartait les livres, sur la petite place du marché de Shalingappa dans le sud de l'Inde. Mais Anna n'aimait pas l'aventure, comme son inséparable amie Gabrielle dont le fait le plus héroïque était de sortir la tête de sa carapace, une ou deux fois par jour, pour affronter le monde et manger des endives. De temps en temps, pourtant, traversant la pièce, Anna osait glisser le nez entre les livres et sentir avec délices le parfum moite du safran ou écouter battre la pluie de mousson. Ses lunettes en sortaient tout embuées.

Pourtant, ce matin-là, c'est finalement avec soulagement qu'Anna se faufila entre les livres pour éviter l'ennuyante Madame Dubreuil, fidèle amie de sa grand-mère et femme extravagante qui portait toujours un nombre incalculable de bracelets aux poignets. Franchir le dernier rayon de la bibliothèque lui paraissait la seule alternative valable afin d'éviter l'envahisseur.

Anna saisit un livre au passage et, fermant les yeux, s'avança doucement, pas à pas. Elle sentit la bibliothèque se refermer derrière elle : un sentiment étrange l'envahit alors. Elle sentit l'angoisse monter en elle. Ses mains tremblaient, son cœur battait lentement, si lentement qu'elle crut un moment qu'il s'était arrêté. Enfin, elle se décida à ouvrir les yeux.

Des couleurs vives et flamboyantes envahirent alors son champ de vision : celles des fruits, des épices, des tapis et de tous les autres trésors qui se vendaient sur le marché. Autour d'elle, une foule de gens habillés de tuniques et de larges pantalons se pressaient, la bousculant, sans prêter attention à elle.

Anna se rapprocha des étals de tissus. Délicatement, elle effleura les différentes matières. Elle arrêta ses doigts sur une tunique rouge. Elle la caressa plusieurs fois, juste pour le plaisir de sentir la douceur de l'étoffe. L'homme assis derrière ces merveilles et qui devait être le vendeur, regarda la petite fille avec méfiance et agressivité. Il se leva, contourna la marchandise, la saisit par le bras en la secouant, puis lui cracha à la figure des mots que la pauvre Anna ne comprit pas.

Vraisemblablement alerté par les cris retentissants poussés par le marchand, un jeune enfant s'approcha d'eux, et adressa quelques mots à l'homme. Celui-ci lâcha Anna et s'écarta du garçon avec humilité et respect. Anna observa son « sauveur », son visage enfantin, et remarqua tout de suite son air perdu, comme s'il n'était ni d'ici ni d'ailleurs. Son allure était d'ailleurs particulièrement singulière : durant un instant il fixait avec intensité l'un des étalages du marché puis, quelques secondes après, son

regard se perdait dans le vide, comme si une idée soudaine lui avait traversé l'esprit et s'en était allée finalement d'un coup, sans laisser de traces. Ses cheveux bruns entouraient avec fantaisie son fragile visage.

Soudain il fixa son regard sur elle, avec un naturel peu commun. Il montra du doigt un livre sur le sol et murmura d'un air complice :

« Je crois que tu as laissé tomber quelque chose. »

Anna put voir le livre qu'elle avait emporté en quittant la bibliothèque ; mais elle n'eut pas le temps de se pencher pour le ramasser car son interlocuteur s'en était déjà saisi. Elle le regarda.

« Tu parle ma langue ? S'étonna-t-elle.

- Je parle beaucoup de langues. »

Il poursuivit d'un air énigmatique :

« Si je t'emmène chez moi, pourras-tu m'aider ? »

Il la prit par le bras, la fit pivoter devant lui et enchaîna :

« Oui, je sais que tu pourras m'aider. J'attendais quelqu'un qui soit capable de m'apporter l'inspiration. »

Anna ne comprenait pas ce que voulait dire le garçon :

« L'inspiration ? Je crois que tu te trompes, je suis juste venue ici pour éviter Madame Dubreuil ! »

Elle ne voulait pas vraiment le suivre et commençait d'ailleurs à avoir grandement hâte de retrouver le calme de sa bibliothèque et s'inquiétait d'ailleurs au sujet de la façon dont elle allait y retourner.

« S'il te plaît, je dois trouver l'inspiration ! Je veux devenir un artiste.

- Un artiste? Interrogea Anna, sans pouvoir résister à sa curiosité.

- Oui, un artiste. L'empereur Shah Jahan a perdu sa femme bien aimée et a pour projet de faire construire un monument en sa mémoire. En tant que principal architecte, c'est à moi de l'édifier.

- Toi, un architecte ? Mais comment comptes-tu t'y prendre ? »

Anna essaya de masquer sa surprise : l'enfant était si jeune pour être un architecte.

« Je veux construire une œuvre qui survivra à travers le temps. Je voudrais que ceux qui la regardent soient emportés dans un autre monde, un monde où tout est possible. Je voudrais qu'ils soient heureux juste en regardant mon art. Je veux consacrer ma vie à réaliser mon rêve. »

Anna, pourtant si réservée, céda à la tentation du mystère :

« Si tu veux, je peux rester quelques jours. Mais je devrais vite repartir, sinon mes parents s'inquièteront. »

Il la regarda avec une joie extrême.

« Merci. Au fait mon nom est Moha. Même si tu ne peux pas rester longtemps, ce n'est pas grave, de toute façon, bientôt je partirai au nord, là où l'empereur veut faire construire. Viens, je vais te montrer ma maison. »

Anna eut tout juste le temps d'articuler son prénom ; son nouvel ami la prit par la main et l'emmena loin de la foule. Ils tournèrent dans une ruelle et entrèrent dans une petite bâtisse. Plusieurs gens accoururent à la vue de Moha ; celui-ci expliqua alors à Anna qu'en tant qu'architecte de l'empereur, il avait droit à des faveurs.

Anna resta cinq jours et cinq nuits. Moha ne cessait de penser et de réfléchir. Sans doute fleurissaient en lui quelques idées. Anna n'en doutait pas car elle s'était vite rendu compte de l'inépuisable, l'extraordinaire et la surprenante imagination dont disposait son ami. Alors qu'un soir, ils contemplaient une nuit sans étoile, Anna l'interrogea :

« Comment ça fonctionne, l'inspiration ? »

- Elle vient et repart. Elle m'inonde de merveilleux projets mais me nargue. J'aimerais construire une chose parfaite.

- Tu sais, Moha, si tu veux vraiment créer une œuvre comme jamais l'Homme n'en a imaginé, alors arrête de réfléchir. Suis ton instinct. C'est ton âme que tu dois investir dans cette œuvre et non pas ton cerveau. Cesse de vouloir à tout pris la perfection : je ne suis pas sûre qu'elle existe. »

Moha réfléchit et lui répondit :

« Si la perfection n'existe pas, c'est parce qu'elle est personnelle. Nous avons tous quelque chose ou quelqu'un de parfait à nos yeux. »

Sur ces mots, Moha retourna à ses pensées sans prononcer un seul mot du reste de la soirée.

Le lendemain, le garçon vint rendre visite à Anna dans la vaste chambre qu'elle occupait. Elle était à la fenêtre. Moha s'approcha d'elle et lui montra le livre qu'il avait récupéré en la sauvant des griffes du marchand.

« Qu'est-ce que c'est ? » l'interrogea Moha en lui désignant l'image d'une grosse meringue.

Anna reconnut un des nombreux livres de cuisine que sa grand-mère conservait.

« C'est une meringue, c'est très bon. »

« Blanche,...de forme gonflée. Oui c'est ça : gonflé et blanc. » Se dit Moha.

Puis il remercia Anna en riant et partit en courant.

Il avait laissé tomber le livre. Elle se pencha pour le prendre ; mais, dès qu'Anna toucha le livre, la somptueuse chambre dans laquelle elle se trouvait se mit à tourner, tourner et disparut. Le beau lit bordé de sublimes draps orientaux laissa place à la fade et terne bibliothèque de sa grand-mère.

Elle resta là, abasourdie devant le dernier rayon du fond, puis entendit Madame Dubreuil venir vers elle.

« Bonjour Anna, comment vas-tu ? Oh ! Tu étudies, fais-moi voir ce que tu lis. » S'écria avec enthousiasme l'exaspérante dame. Elle prit le livre des mains d'Anna.

« L'art de cuisiner ! » lut la bruyante dame.

La grand-mère d'Anna arriva derrière Madame Dubreuil.

« Eléonore, ta petite fille voudrait-elle devenir cuisinière ? » s'amusa la vieille dame. Elle avait posé la question en plantant ses yeux de rapace dans ceux d'Anna.

« Non, je serai artiste. »

Alors qu'elle prononçait ces mots, la fillette vit un léger sourire se dessiner sur les pâles lèvres de sa grand-mère.

Le temps passa, Anna grandit. Elle se décida un jour à repartir pour l'Inde, mais par l'avion cette fois-ci. Elle se rendit à Agrâ. Il était très tôt et la ville était encore endormie. Elle suivit le chemin que la réceptionniste de son hôtel lui avait indiqué. Elle ferma les yeux et marcha, se laissant guider par une sorte de force qui l'habitait, puis s'arrêta. Elle ouvrit lentement les yeux et le vit : le Taj Mahal. La lumière du Soleil semblait n'être là que pour renforcer l'incroyable magnificence du bâtiment. Il était précisément l'heure à laquelle Apollon daigne enfin éclairer l'humanité de sa grandiose luminosité. Les nuages cotonneux et orangés formaient une ligne parfaite derrière le bâtiment qui, d'ordinaire immaculé, était à cet instant d'une couleur dorée plus enivrante encore que celle de l'or. Quatre grandes colonnes magistralement dressées l'entouraient. La partie ronde, posée délicatement sur le Taj Mahal, rappelait à la jeune femme les toits bouffants des manèges dans lesquels elle s'amusait étant petite. Elle lui rappelait aussi une certaine meringue qu'elle avait déjà vue dans un livre de cuisine. Les petits détails sculptés de la façade ornaient le monument comme la dentelle orne la blanche mariée le jour de ses noces. Chaque partie, chaque trait, chaque brique, chaque motifs avaient été minutieusement pensés pour devenir cette parfaite harmonie, cette inimaginable beauté que formait l'œuvre. Plus qu'une histoire d'amour entre l'empereur Shah Jahan et sa femme Mumtaz Mahal, le Taj Mahal était une histoire d'amour entre Moha et son art.

« Moha... » Murmura Anna. Une larme coula lentement sur sa joue.

L'ensorcelé **De Meryl Igouazi**

Elle avait une robe de soie écarlate avec des grelots d'argent aux manches. Un voile orangé, tombé de ses cheveux, couvrait ses jambes et ses chevilles nues. Elle était couchée par terre, recroquevillée. Les gens avaient accouru de partout, chargés de sacs, pour la regarder. Et moi, là-haut, au parapet de la seconde galerie, je me penchais comme tous les autres vers ce corps inanimé. J'étais sûrement le seul à reconnaître les vêtements de fête de la cour de Pandajar, ce royaume disparu dont il ne restait rien d'autre que les miniatures peintes sur lesquelles j'avais travaillé une année entière au lycée, dans l'atelier du soir de Monsieur Bazire.

Je dévalai le grand escalator qui traversait la verrière du centre commercial des Trois Platanes, dans le clignotement des sapins de Noël. Par malheur, je le pris à contresens ; je n'avais pas passé plus d'une seconde à réfléchir, et, tout en continuant de courir, je commençai à regretter amèrement d'avoir perdu le contrôle de moi-même. Un souvenir que je pensais enfoui à jamais m'avait poussé à agir ainsi. Un souvenir qui, durant toutes mes années de lycée, m'avait hanté, et dont je ne m'étais au final jamais totalement débarrassé.

Neaera, une entité hindoue depuis longtemps oubliée : Une femme trahie, rendue haineuse par les hommes et qui jadis, ensorcelait les égarés, les gardant jalousement à ses côtés, les perdant dans les méandres de leur esprit, les poussant à une folie incurable. Neaera, la beauté insaisissable, la douceur teintée d'amertume.

Sans pour autant l'avoir côtoyé, j'avais passé la moitié de ma vie subjugué, une vie que j'ai mise peu à peu entre parenthèses : je n'avais plus conscience de la réalité. Peu à peu, j'avais perdu mes amis et ma famille. J'étais devenu fou, fou d'une légende depuis longtemps oubliée. J'avais tout abandonné, loué mon petit appartement, et était parti sans prévenir personne. Pendant près de deux ans, j'avais parcouru le monde à sa recherche. Mon voyage m'avait mené en Inde, d'où elle était originaire. Native du royaume de Pandajar dont il ne restait aujourd'hui que des descriptions couchées sur des parchemins usés, Neaera avait vécu recluse dans un temple sur le mont Âbu. De retour à Paris, je savais que si son corps lui, était retourné à la poussière depuis longtemps, son esprit demeurait, s'appropriant les corps de ses descendantes, qui perpétuaient le sombre dessein de leurs ancêtres. Il n'existait pas de représentation de Neaera. Cependant, dans l'étalage poussiéreux d'une bibliothèque, j'avais déniché un livre de mythologie hindoue, dans lequel son nom était évoqué. Le paragraphe la concernant était très bref, il spécifiait simplement sa tenue. Exactement les mêmes vêtements que ceux de la femme inconsciente au pied de l'escalator.

Alors sans plus attendre, je m'élançai, tel un fauve bondissant sur sa proie, dans une fosse féroce d'acheteurs de dernière minute d'avant les fêtes de fin

d'année. Mes bras protégeant ma tête d'un éventuel choc, je me confondis en piètres excuses auprès des personnes que j'avais bousculées. A plusieurs reprises, je manquai de tomber, provoquant à la fois l'hilarité générale et le mécontentement des personnes alentours. Enfin, le sang battant aux tempes et le souffle court, je parvins à me frayer un chemin à travers le cercle des curieux qui s'était formé autour d' « elle ». Plus rien ne comptait, je ne prêtais plus attention aux personnes alentours, seule sa présence m'importait. Mon obsession venait de prendre une forme humaine.

D'une nature peu encline à me faire remarquer, je réunis cependant le peu de courage dont je disposais afin de me dégager du cercle pour la rejoindre. Alors que je m'approchais de son corps inanimé posé sur le carrelage froid, ses paupières s'ouvrirent lentement, laissant place à deux orbes noirs. Lorsque ceux-ci se posèrent sur moi, tout disparut. En un clignement d'yeux, je me retrouvai au parapet de la seconde galerie, comme si tout ce qui s'était passé n'avait été que le fruit absurde de mon imagination. Il n'y avait plus de cercle bruyant, plus de femme. Je scrutai désespérément les environs dans l'espoir vain de la retrouver. Il me fallut une dizaine de secondes pour me rendre compte que je venais de la perdre, une fois encore.

Dépité, je sortis du centre commercial, les mains dans les poches et le regard baissé. Resserrant mon écharpe autour de mon cou, je traversai le parking enneigé à grandes enjambées, gratifiant une canette de soda vide qui traînait par là d'un coup de pied rageur qui la propulsa loin devant moi. Une fois installé dans ma voiture, je laissai libre cours à mes émotions. J'étais énervé. Une fois de plus, elle m'avait filé entre les doigts, et j'ignorais si j'avais la moindre chance de la rencontrer à nouveau.

Elle apparaissait toujours de manière aléatoire. Il était impossible de prévoir son arrivée. Et pour cause, j'avais déjà rencontré Neaera auparavant. La rencontre avait été brève, je n'avais eu le droit qu'à un regard, un seul ; un regard que je n'avais jamais oublié et dont la profondeur avait bien failli me faire perdre la raison. Elle apparaissait au gré de ses envies, laissant en moi l'empreinte brûlante de son regard charbonneux. Je ne supportais plus l'idée qu'elle ait encore disparu alors que j'étais si proche d'elle.

Sans prendre le temps d'attacher ma ceinture, je démarrai ma voiture et quittai le parking blanchi. Je ne prêtais aucune attention à la route, trop absorbé par mes pensées. J'étais fou, je n'arrivais pas à la faire sortir de ma tête. Arrivé sur le pont de Sully, je m'arrêtai. J'étais seul. Ma décision était prise. J'accélérai, brisant la barrière du pont et passant au travers du pare-brise. Je savais que j'étais proche de la mort. Je m'attendais à voir ma vie défiler devant mes yeux, mais il n'en fut rien. Je ne vis que ses yeux noirs comme les eaux de la Seine à cette heure de la soirée. Neaera avait perdu. En mourant, je l'avais emportée avec moi dans les abysses de l'oubli.

« Toi, t'es allée faire un tour au marché ! »

De Ksenija Pantic

Quand cette fameuse histoire lui arriva, Anna savait depuis au moins un an et demi que le dernier rayon de la bibliothèque de sa grand-mère, à Paris, ouvrait directement, quand on écartait les livres, sur la petite place du marché de Shalingappa dans le sud de l'Inde. Mais Anna n'aimait pas l'aventure, comme son inséparable amie Gabrielle dont le fait le plus héroïque était de sortir la tête de sa carapace, une ou deux fois par jour, pour affronter le monde et manger des endives. De temps en temps, pourtant, traversant la pièce, Anna osait glisser le nez entre les livres et sentir avec délices le parfum moite du safran ou écouter battre la pluie de mousson. Ses lunettes en sortaient tout embuées.

Pourtant, ce matin-là, elle se laissa envahir par une curiosité soudaine. Elle ne s'était jamais aventurée au-delà de Paris. Elle ignorait à quoi ressemblait le reste du monde. Tout ce qu'elle en connaissait se résumait à des hommes d'affaire constamment stressés, des femmes aux foyers aux vies nullement passionnantes et des routes sans cesse encombrées d'innombrables voitures. Ce jour-là l'envie de découvrir autre chose, de voir un autre univers, devint irrépressible : elle prit une grande inspiration, ferma les yeux et écarta les livres.

Elle fut immédiatement envahie par les effluves enivrantes d'une dizaine d'arômes différents. Habitée à manger épicé, elle identifia, entre autres, l'odeur du piment rouge, de la coriandre et du gingembre. Ces senteurs familières lui donnèrent le courage nécessaire pour franchir la barrière invisible qui séparait la bibliothèque de sa grand-mère, du marché de Shalingappa : comme Alice, elle se faufila de l'autre côté du miroir.

Lorsqu'elle trouva enfin le courage d'ouvrir les yeux, sa respiration se coupa et son cœur rata quelques battements devant le spectacle qui s'offrait à elle. A peine une minute avant, elle se trouvait dans une pièce close et poussiéreuse et elle se tenait à présent sur un marché en Inde, de l'autre côté du continent. La place était petite, mais néanmoins magnifique. Au centre, une fontaine assez encombrante surplombait les nombreux étals installés tout autour. Devant chaque marchand, un petit groupe achetait ou se renseignait sur des marchandises qu'elle ne pouvait qu'humer de l'endroit où elle était.

Le lieu était vraiment très fréquenté en cette matinée ensoleillée et un sentiment de malaise commença à l'envahir. Les femmes, qui portaient un étrange tissu très coloré, accroché sur une de leurs épaules, regardaient d'un air interrogatif sa petite robe noire qui tranchait dans le décor. Grâce à sa grand-mère, elle savait que ce drôle de vêtement était un sari, porté habituellement par des femmes mariées. Les hommes, quant à eux, étaient vêtus d'un pantalon en coton et d'une chemise sans col. Un ensemble, visiblement très appréciés dans cette région.

Afin de se fondre dans la masse, elle décida de plonger plus au cœur du marché entre les fruits qui la faisaient saliver et les étoffes multicolores. Au gré de son vagabondage, son regard accrocha un morceau de tissu noir, brodés de motifs rouges d'une forme très étrange. Complètement fasciné, elle ne put lutter contre l'irrésistible envie de le toucher. C'était de la soie, elle en était persuadée. Elle reconnaissait cette texture si douce au toucher, n'importe où. Incapable de détourner les yeux de cette merveille, qui valait probablement très cher, elle ne remarqua pas immédiatement l'agitation ni le brouhaha qui avaient progressivement envahi le marché.

Elle ne revint sur terre qu'après s'être pris un melon en pleine tête. Complètement déboussolée, elle mit plusieurs secondes à comprendre pourquoi son crâne était si douloureux. Une fois la cause de sa douleur identifiée, elle se mit à chercher frénétiquement des yeux l'indien qui avait osé la bombarder. Heureusement sa tâche s'avéra plus facile que prévu. Un véritable troupeau s'était formé autour de deux marchands de légumes qui s'hurlaient dessus. Anna n'avait pas besoin de parler la langue locale pour comprendre qu'ils s'insultaient.

Le premier était petit mais très corpulent alors que le second était grand et paraissait fragile. De temps en temps, ils attrapaient un fruit ou un légume et le balançaient sur l'autre ; cependant le projectile n'atterrissait jamais à l'endroit voulu. C'est pourquoi, leur ton devenait de plus en plus violent et la jeune française sentit que cette dispute n'allait pas tarder à dégénérer. L'attente rendait d'ailleurs le public, rassemblé tout autour, fébrile et impatient. Tous les villageois semblaient prendre parti pour un des deux hommes. Et ce qui, au départ, devait être qu'un simple conflit entre collègues se transforma en un règlement de compte généralisé entre tous les habitants de Shalingappa. Le marché devint en quelques secondes un véritable champ de bataille.

Anna était bousculée dans tous les sens : elle tenta avec difficulté de s'extraire de cette foule en évitant, tant bien que mal, des coups éventuels. Sa respiration était saccadée et la panique commençait à la gagner. Elle voulait rentrer chez elle. Elle n'était pas faite pour vivre des aventures de ce genre. De plus son crâne était toujours douloureux et le brouhaha incessant n'arrangeait pas son mal de tête. Elle en était là de ses lamentations quand elle fut prise en sandwich entre plusieurs personnes : le sentiment d'être confinée la rendit presque claustrophobe. Ce ne fut qu'au prix d'un effort digne des plus grands champions des jeux olympiques qu'elle parvint à échapper à cette cohue. Malheureusement, par un mauvais coup du destin, elle trébucha et tomba, entraînant avec elle de nombreux étals remplis de marchandises. Cette maladresse attira d'ailleurs l'attention d'un autre marchand qui se dirigea vers elle d'un pas furieux. Mais la jeune fille n'attendit pas de savoir ce qu'il lui voulait. Elle prit ses jambes à son cou et se mit à courir comme si sa vie en dépendait. Elle atteignit rapidement la barrière invisible qui séparait son monde de l'Inde et, sans même prendre la peine de se retourner, elle la franchit.

Le changement de décor la laissa de nouveau pantoise. Mais, pour la première fois de sa vie, cette bibliothèque poussiéreuse lui apporta un sentiment de sécurité. Elle s'adossa quelques instants contre une étagère afin de calmer son cœur qui battait à un rythme effréné. C'est d'ailleurs dans cette position que sa grand-mère la trouva dix minutes plus tard. Elle observa attentivement la robe déchirée de sa petite-fille, ses cheveux emmêlés et son air presque choqué. Puis elle lâcha sur un ton moqueur :

« Toi, t'es allée faire un tour au marché ! »

FIN

De l'autre côté **De Charlotte Comte**

Quand cette fameuse histoire lui arriva, Anna savait depuis au moins un an et demi que le dernier rayon de la bibliothèque de sa grand-mère, à Paris, ouvrait directement, quand on écartait les livres, sur la petite place du marché de Shalingappa dans le sud de l'Inde. Mais Anna n'aimait pas l'aventure, comme son inséparable amie Gabrielle dont le fait le plus héroïque était de sortir la tête de sa carapace, une ou deux fois par jour, pour affronter le monde et manger des endives. De temps en temps, pourtant, traversant la pièce, Anna osait glisser le nez entre les livres et sentir avec délices le parfum moite du safran ou écouter battre la pluie de mousson. Ses lunettes en sortaient tout embuées.

Pourtant, ce matin-là, la vie d'Anna fut entièrement chamboulée. Alors qu'elle se rendait chez sa grand-mère comme à son habitude, qu'elle ne fut pas sa surprise de trouver porte close. Heureusement pour elle, Anna possédait un double des clefs qu'elle glissa avec appréhension dans la serrure. Elle entra prudemment, et appela son aïeule ; mais aucune réponse ne lui parvint. Inquiète, elle fit quelques pas, zigzaguant entre les rayonnages qui occupaient tout le bas de la petite maison pour enfin atteindre la minuscule porte de derrière. Anna grimpa une à une les marches de l'imposant escalier en colimaçon et déboucha directement dans la chambre de sa grand-mère. La vieille dame s'y trouvait allongée, brûlante de fièvre. Anna se précipita à son chevet. Elle s'agenouilla au pied du lit bancal. Sa grand-mère respirait fortement :

- Anna...fit-elle, d'une voix rauque.
- Chut ! lui intima l'intéressée.

Cependant la vieille femme était têtue :

- Je...te...confie...
- Chut, répéta affectueusement la fillette.
- La bibliothèque !
- Quoi ?!

Anna la fixa, étonnée. Elle avait fermé les yeux, et demeurait immobile. Anna paniqua et appela le SAMU. Cela fait, elle prévint ses parents et redescendit à la bibliothèque.

Anna ouvrit les fenêtres de la pièce en grand, laissant ainsi l'air frais du matin s'engouffrer librement dans la grande salle. Elle éprouva un sentiment de satisfaction et eut alors envie de glisser le bout de son nez entre les pages des livres du dernier rayon de la bibliothèque. Elle prit l'un des bouquins et l'ouvrit. Elle eut juste le temps d'entendre son père pénétrer dans la pièce ; elle sursauta et sa vue se troubla.

Lorsqu'elle se fut ressaisie, elle fut submergée par un rayon de soleil si brûlant qu'il l'obligea à fermer les yeux un instant. Elle avança en tâtonnant, se laissant guider par les cris de plus en plus présents. Elle ouvrit les yeux et découvrit la petite place du marché de Shalingappa. La première chose

qu'elle aperçut fut la petite fontaine au centre de la cour. Hommes, femmes et enfants s'agitaient autour, les uns avec leurs ânes, les autres avec leurs vaches...

Anna était tombée un jour de marché. Une odeur assez désagréable planait au dessus de la place et pourtant Anna admira la beauté de la scène : les couleurs vives des habits des femmes, ces magnifiques vêtements fabriqués à partir de simples bouts de tissus, les turbans multicolores des hommes qui, derrière des tables précaires, criaient pour vanter leurs produits, les rires des enfants. Tout autour de la fontaine s'élevaient d'immenses bâtiments : les bâtisses, anciennement blanches, étaient recouvertes d'une multitude de signes indéchiffrables. Plusieurs personnes observaient les va-et-vient depuis des balcons bancals courant sur toute la longueur de l'édifice. Une rue semblait faire une trouée entre les bâtiments. Anna aperçut de nombreuses charrettes tirées par de maigres bœufs ainsi que plusieurs motocyclettes. Des chiens errants se frayaient un passage entre les passants, le tout sous un soleil de plomb.

Après avoir recouvré tous ses esprits, Anna commença à paniquer : elle n'était jamais allée plus loin que Paris mais elle se trouvait maintenant coincée en Inde. Que faire ? Et la bibliothèque ? Elle se retourna à la recherche du passage, mais à sa grande surprise, tout avait disparu. Un jeune indien d'à peine cinq ans la bouscula ; elle comprit alors qu'elle n'avait plus le temps de réfléchir. Elle devait agir. La jeune fille décida que si une bibliothèque à Paris donnait sur l'Inde, alors une librairie d'ici devait bien donner sur Paris. Elle rattrapa l'indien et, pleine d'espoir, lui demanda :

- Excuse-moi, où peut-on trouver des livres ?

Le jeune garçon l'observa interloquée et lui répondit par un charabia incompréhensible. Anna se souvint alors qu'elle se trouvait en Inde et que très peu de personnes devaient savoir parler le français. Cependant elle continua :

- Connais-tu quelqu'un qui parle français ?

Étonnamment, cette phrase provoqua un déclic chez l'enfant. Il lui attrapa la main et se mit à courir, l'entraînant derrière lui. Elle manqua de tomber une bonne dizaine de fois avant que le petit garçon ne s'arrête enfin.

Lorsqu'elle releva la tête, Anna découvrit un hôtel délabré. Devant elle s'élevait un mur largement fissuré, paré de larges fenêtres aux volets en partie arrachés. Soudain, l'indien lui lâcha la main et entra d'un pas décidé dans le bâtiment. Anna lui emboîta le pas et resta éblouie par la majesté de l'intérieur. Le plafond du hall était soutenu par de larges colonnes de pierres ornées de minuscules bas-reliefs. L'escalier qui menait à l'étage, et dont la rambarde était recouverte de feuilles d'or, se trouvait dissimulé sous un épais tapis de soie rouge. Plus loin, dans un coin, Anna aperçut trois fauteuils en cuir vieilli. De gigantesques vitraux ornés de Sita Devi, Shiva, Ganesh, filtraient la violente lumière extérieure. De l'autre côté, trônait un guichet impeccable, brillant.

Anna ressentit un certain mal être : la richesse de cet hôtel contrastait trop avec l'extérieur et notamment la petite place qu'elle avait eu le temps de détailler. Cependant la fillette n'eut pas l'opportunité de gamberger plus longtemps car le jeune indien lui reprit la main et l'entraîna jusqu'en haut des marches.

Arrivé à l'étage, il frappa sans hésiter à la porte la plus proche. Quelques secondes s'écoulèrent durant lesquelles Anna se demanda ce qu'elle faisait ici ; puis, lentement, la porte s'ouvrit.

Un homme, la vingtaine passée, sortit avec une désinvolture infinie et regarda tour à tour les deux gamins. Soudain, et comme si la mémoire précédemment perdue lui revenait, son visage s'illumina et il prit le petit garçon dans ses bras. Lorsqu'il le reposa, l'inconnu dévisagea Anna ; puis il lui posa une question dans une langue inconnue de la jeune fille.

- Désolée, je ne parle pas votre langue, coupa-t-elle déçue.

L'homme sourit et répondit :

- Alors comme ça tu es française ?

Surprise, Anna voulut répondre mais les mots ne parvinrent pas à sortir.

L'homme enchaîna :

- Heureux de faire ta connaissance. Je m'appelle Théo Costa. Et comme tu l'as sans doute deviné, je suis français.

- Moi, c'est Anna ! Parvint tout de même à articuler la jeune fille.

- Qu'est-ce que tu fais ici ? N'aie pas peur, entre...

Il l'invita d'un signe de la main.

Une fois installée, Anna raconta sa mésaventure en avalant goulument quelques biscuits et une tasse de thé. Théo la sonda de son regard bleu :

- J'ai vécu la même chose que toi. Je n'ai jamais réussi à rentrer.

- Jamais ! Hurla Anna en déglutissant son quatrième gâteau.

- Jamais, mais pas pour la raison que tu crois...

Sa voix se fit plus mystérieuse :

- Je n'ai jamais réussi à repartir parce que je suis tombé amoureux de l'Inde. Il faut dire que j'ai rencontré Salim.

Théo passa machinalement sa main dans la chevelure épaisse du jeune garçon qui avait servi de guide à Anna. Il poursuivit :

- Salim a été abandonné dans un port à deux ans. C'est là que je l'ai trouvé.

Conscient que l'on parlait de lui, le jeune garçon leva la tête de ses quelques jouets dispersés sur le sol. Il jeta au couple un sourire charmeur.

- Maintenant je vis en m'adonnant à ma passion, la photographie.

Il désigna de la main les nombreux cadres qui ornaient la chambre : les magnifiques réserves naturelles, les couchers de soleil, les danses rituelles... autant de fragments de l'Inde immortalisés dans leur beauté.

Théo la conduisit enfin devant un minuscule cliché de Paris sous la pluie. Anna s'approcha pour examiner les rues désertes et humides ; Soudain elle se sentit happée. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle se trouvait devant la porte ouverte de la bibliothèque de sa grand-mère. Un orage battait son plein

crachant des trombes d'eau sur le toit des immeubles. Elle se retourna à la recherche de Théo ou de Salim mais ne les vit pas.

Elle avait retrouvé son pays : une France pompeuse, fade... Elle pleura, regrettant aussitôt l'Inde, tout en ayant conscience de n'avoir été présentée qu'au plus beau versant du pays. Elle éprouva le désir douloureux de faire demi-tour et se précipita entre les rayonnages. C'est alors qu'elle découvrit avec effroi la bibliothèque dévastée. Curieusement, seuls les livres du dernier rayon se trouvaient encore impeccablement rangés. Elle se rua sur l'échelle à la recherche du livre qui avait ouvert le passage... en vain. Il avait disparu. La jeune fille referma alors la bibliothèque à double tour.

L'histoire révélée **De Aliénor Simon Guschman**

Quand cette fameuse histoire lui arriva, Anna savait depuis au moins un an et demi que le dernier rayon de la bibliothèque de sa grand-mère, à Paris, ouvrait directement, quand on écartait les livres, sur la petite place du marché de Shalingappa dans le sud de l'Inde. Mais Anna n'aimait pas l'aventure, comme son inséparable amie Gabrielle dont le fait le plus héroïque était de sortir la tête de sa carapace, une ou deux fois par jour, pour affronter le monde et manger des endives. De temps en temps, pourtant, traversant la pièce, Anna osait glisser le nez entre les livres et sentir avec délices le parfum moite du safran ou écouter battre la pluie de mousson. Ses lunettes en sortaient tout embuées.

Pourtant, ce matin là, Anna glissa une fois de plus son nez entre les livres. Alors qu'elle se perdait dans les odeurs de vieux papiers qui signifiaient, pour elle, le vécu de ces ouvrages, combien de fois sortis de leur rangement, ouverts, parcourus, lus, et remis à leur place, elle donna un petit coup dans un livre qu'elle fit tomber.

Ce livre était d'un rouge très vif parsemé de magnifiques ornements qu'Anna ne put s'empêcher de contempler. Elle l'observa sans pour autant oser l'ouvrir ; sans savoir véritablement pourquoi, elle sentait que quelque chose la retenait.

Elle décida alors de faire appel à sa meilleure amie Gabrielle qui revenait d'un voyage en Inde où ses parents avaient voulu se rendre pour retrouver leurs origines. Elle lui demanda de la rejoindre chez sa grand-mère qui vivait seule depuis peu. Celle-ci rappliqua si vite, qu'Anna n'eut même pas le temps de récupérer le livre qu'elle avait posé sur le petit meuble à côté de la bibliothèque.

Gabrielle entra et courut vers Anna. Malgré sa timidité et son manque d'aventure elle s'empressa d'explorer le livre dont lui avait parlé son amie. Au bout d'une dizaine de minutes, Gabrielle resta figée, bouche bée, sur l'une page du livre:

« Que se passe-t-il ? s'empressa de demander Anna en voyant l'expression étonnée sur le visage de son amie. »

Gabrielle ne répondit pas.

« Que se passe-t-il Gabrielle?! répéta-t-elle, soudain agacée. »

Toujours dans le silence, cette dernière lui montra une page du livre. Anna sachant pourtant parler sept langues se trouva incapable de déchiffrer les signes qui s'étaient étalés sur les deux pages du livre. Elle fut d'autant plus étonnée que son amie y parvienne.

« Quelle est cette langue? Qu'est ce que cela signifie??? Dit-elle sur un ton plutôt inquiet.

- La la... La page, bégaya Gabrielle, je suis sûre de l'avoir vue quelque part. »

Sur ces mots, elle sortit une vieille photo de sa poche. On pouvait y observer un vieil homme, âgé d'une soixantaine d'années tenant un morceau de papier dans sa main. Lorsque l'on s'approchait, on pouvait voir une grande ressemblance entre le bout de papier que tenait le vieil homme et la page du livre.

« C'est du Shalin, une langue morte parlée autrefois par les vieux Indiens, enchaîna Gabrielle en secouant la photo sous le nez de son amie.

- Mais comment sais-tu tout cela? répondit Anna. »

Les filles ne cessaient de contempler la photo en cherchant le moindre détail qui pourrait leur apporter une explication.

« Comment dire... il y a trois ans de cela, par hasard, j'ai trouvé cette photo chez mon grand-père, dans son ancien grenier, dans un petit coffre.

- Oui et alors, comment sais-tu décrypter cette langue? poursuivit Anna d'un ton agacé.

- Mon grand-père me l'a apprise avant de mourir. Je me souviens bien de ce jour : je venais de trouver au fond d'une de ses vieilles valises un ancien talisman... Mais bon, je t'expliquerai cette histoire plus tard. Viens vite, il faut absolument que nous traversions la bibliothèque. On doit passer de l'autre côté ! Allez vite!!! »

Prise dans le feu de l'action, Anna suivit bêtement Gabrielle. Elles passèrent toutes les deux la frontière. Anna eut peur, très peur, mais n'eut pas le temps de réfléchir.

A leur arrivée, elles aperçurent une grande pancarte. Anna remarqua que les signes qui parsemaient la pancarte ressemblaient étrangement à ceux du livre rouge.

« Que veut dire la phrase sur la pancarte Gabrielle? Se hâta-t-elle de demander.

- Bienvenue au marché de Shalingappa, répondit Gabrielle tout en admirant la place.

- Cela veut dire que l'on est en Inde? s'inquiéta Anna.

- Exactement, acquiesça Gabrielle.

- D'a...d'accord, bégaya-t-elle. Et maintenant que tu nous as mises dans cette galère, où souhaites-tu aller? De toute façon on est prise au piège.

- Pourquoi dis-tu cela ? interrogea Gabrielle devant la détresse de son amie. »
Anna se retourna et pointa du doigt la porte derrière elle qu'elle essaya d'ouvrir en vain. Le visage de Gabrielle blêmit.

Il leur fallait réfléchir et vite. Pensant trouver une solution dans le livre, elle se hâta de le feuilleter, scrutant avec angoisse les petits caractères.

« Regarde, là il est écrit: une fois sur la place, tu lui demanderas, les deux clefs il te donnera. Pour le reconnaître, il s'agira de l'instinct, un Homme banal tu trouveras, sur la place de Shalingappa il sera... »

Anna dévisagea Gabrielle:

« Franchement Gabie, je ne me sens pas très bien..., déclara Anna, c'est quoi ces clefs ? De quel homme s'agit-il ?

- Je sais qu'une des deux clefs ouvre la porte, l'autre ce n'est pas une clef... marmonna Gabrielle.
- Alors qu'est ce que c'est ?! S'impatienta Anna.
- C'est le talisman de Shalingappa celui dont je t'ai parlé avant que nous passions la frontière. Il appartenait à mon grand-père jusqu'à ce qu'on le lui dérobe. Cette prophétie signifie que le talisman a été retrouvé et que je dois le récupérer.
- Et comment comptes-tu t'y prendre ? Ça va être facile encore tout cela, ironisa Anna.
- Il nous faut trouver cet homme et nous obtiendrons ce que nous voudrons, conclut Gabrielle »

Nos deux aventurières partirent donc à la découverte du marché et à la recherche de l'homme mentionné par la prophétie. Les étals s'étiraient le long des ruelles en terre battue. L'endroit sentait bon les épices, le curcuma, la cardamome et le gingembre. On pouvait y voir, suspendus, des saris et des étoffes de soie et de coton aux merveilleuses couleurs. Tout était si beau, les couleurs apportaient une grande gaieté!

Après plus de deux heures de marche, Gabrielle commença à perdre patience. Quant tout à coup une pensée lui traversa l'esprit:

« Suis je bête!, s'écria-t-elle, depuis tout à l'heure nous recherchons un homme mais sur la prophétie, « l'Homme » est écrit avec un grand H. Ce qui veut dire que ce peut être un homme...

- ...Ou une femme! coupa Anna.

- Exactement, je suis sûre d'en avoir vu une quelque part, à l'est de la place. »

Immédiatement elles coururent toutes les deux vers ce pôle. Et là, elles aperçurent une femme, LA femme. Elle était assise, sur un petit tronc d'arbre. Les jambes croisées, elle contemplait le ciel d'un air songeur.

Tout à coup, la femme fixa les deux héroïnes. Elle se leva, se retourna et partit. Mais de sa main une feuille blanche tomba, zigzagua dans l'air puis se déposa doucement à côté du tronc d'arbre. Les deux filles se hâtèrent vers cette feuille. Anna la ramassa. Elle remarqua immédiatement que c'était écrit en Shalin.

« Qu'est ce qui est écrit ? demanda Anna à son amie.

- Les écorces le tiennent au chaud, déclara Gabrielle après un moment de réflexion. »

Elles se regardèrent et se penchèrent sur l'arbre à la recherche d'un morceau d'écorce. Ensemble elles soulevèrent le petit rondin de bois et, une fois en l'air, elles le lâchèrent. Le petit tronc explosa en mille morceaux. Un bruit sourd retentit alors. En reculant brusquement, Anna fit tomber ses lunettes. Elle se dépêcha de les ramasser avant que quelqu'un mette le pied dessus. Dans le même temps, elle ramassa deux petits objets éjectés au cours de l'explosion de l'écorce. Elle les montra à Gabrielle:

« C'est... c'est ce que l'on cherche n'est ce pas ?! devina Anna.

- Oui, le talisman est là, et ici, c'est la clef de la porte, s'écria Gabrielle avec enthousiasme.

- Allez viens, on rentre chez nous maintenant, conclut Anna.»

Elles repartirent toutes les deux en direction de la porte et parvinrent à l'ouvrir à l'aide du talisman. Après quelques minutes, les deux héroïnes se retrouvèrent devant la bibliothèque. Le livre rouge était de nouveau à sa place réelle.

Le lendemain, Gabrielle retourna chez Anna. Elle déposa le talisman au dessus du livre rouge. Quand soudain Anna l'interpella:

« Au fait Gabie, je peux te poser une dernière question ?

-Bien sur, que se passe-t-il, questionna Gabrielle.

-Comment se fait-il que la bibliothèque par laquelle on accède à Shalingappa se trouve chez ma grand-mère et que ton grand-père t'ait transmis la légende du talisman et t'ait appris cette langue?

- Qui te dit que nos grands parents n'ont pas fait ce voyage ensemble? Qui te dit que mon grand-père n'est pas aussi le tien? conclut Gabrielle d'un air énigmatique.»

Couleur Saphir **De Alice Da Silva**

Quand cette fameuse histoire lui arriva, Anna savait depuis au moins un an et demi que le dernier rayon de la bibliothèque de sa grand-mère, à Paris, ouvrait directement, quand on écartait les livres, sur la petite place du marché de Shalingappa dans le sud de l'Inde. Mais Anna n'aimait pas l'aventure, comme son inséparable amie Gabrielle dont le fait le plus héroïque était de sortir la tête de sa carapace, une ou deux fois par jour, pour affronter le monde et manger des endives. De temps en temps, pourtant, traversant la pièce, Anna osait glisser le nez entre les livres et sentir avec délices le parfum moite du safran ou écouter battre la pluie de mousson. Ses lunettes en sortaient tout embuées.

Pourtant, ce matin-là, lorsqu'Anna s'accorda sa petite pause quotidienne entre les livres, elle sentit que quelque chose clochait : aucune odeur, aucun bruit... Elle s'approcha, intriguée et fut soudain aspirée par le rayonnement. Elle atterrit directement au beau milieu du marché de Shalingappa.

Anna se frotta les yeux en espérant se réveiller. Elle mit quelques minutes pour réaliser ce qui s'était passé et fit alors le tour des étals. En promenant son regard autour d'elle, ses yeux s'arrêtèrent sur une pierre qui brillait de mille feux, une pierre de couleur saphir... mais elle n'y prêta pas plus d'attention que cela, plus inquiète que curieuse : « Bien, maintenant il faut que je trouve un moyen de sortir d'ici avant que mamie ne s'aperçoive de ma disparition. »

Ces quelques pensées d'encouragement ne suffirent pas à apaiser son sentiment de panique. Elle se mit à courir dans tout le marché espérant trouver la sortie. Dans sa course, elle bouscula plusieurs personnes qui, assez bizarrement, ne réagirent pas. Sur le moment elle trouva cela très étrange, mais elle était bien plus préoccupée par sa recherche.

Sa course la conduisit face à un immense mur, recouvert d'une inscription qu'elle déchiffra sans peine : « Attention où vous mettez les pieds ! »

Le premier réflexe d'Anna fut de baisser la tête ; elle vit alors qu'elle marchait sur une pierre couleur saphir. Elle recula d'un pas, se baissa et observa cette pierre étrange de plus près. Elle distingua alors entre les aspérités, une flèche rouge qui indiquait la direction du nord, à savoir de l'autre côté du mur.

Anna promena ses mains sur la surface rugueuse, espérant trouver une ouverture. Le mur était en brique : elle sentit soudain que l'une d'elles s'enfonçait. Elle poussa de toutes ses forces et la brique tomba. Une fois l'étonnement passé, la curiosité l'emporta : Anna essaya donc de pousser les autres briques de façon à faire un trou assez grand dans le mur pour qu'elle puisse s'y glisser... sa tentative fut vaine. Elle essaya avec un pieu qui servait à faire tenir un stand. Elle parvint à en faire tomber trois autres mais

pas une de plus. Les briques faisaient en tombant un bruit fracassant, mais cela n'avait l'air de ne gêner personne.

Soudain, apparut sur le mur une nouvelle inscription qu'Anna mit plus de temps à décrypter, sans pour autant en comprendre la signification : « Une heure égale une minute. »

Anna s'accorda quelques minutes de réflexion ; puis, voyant que le mystère demeurait toujours intact, elle recula d'une vingtaine de mètres et se mit à courir en direction du mur, le pieu à la main. Personne ne fit attention à elle. Elle arriva face au mur à une vitesse incroyable et étonnée, stoppa net. Elle ne se souvenait pas qu'elle courait aussi vite : lors des courses au collège, elle figurait toujours parmi les derniers arrivés. Anna se sentit soudain plus forte et plus confiante. Elle s'avança vers le mur et tapa un grand coup sur ce dernier qui, soudain, se fissa découvrir un passage sombre.

Anna se faufila avec précipitation dans l'étroit couloir qui s'offrait à elle, jetant une dernière fois un coup d'œil furtif au marché, aux étals, aux tissus colorés, aux vaches allongées. Devant elle, le sombre et étroit couloir paraissait interminable : elle s'y engagea. Anna commençait à suffoquer lorsqu'elle déboucha enfin dans une pièce faiblement éclairée par une lumière très faible et bleutée : il s'agissait d'un saphir de la taille d'un crâne. Les yeux d'Anna brillèrent en le voyant, mais très vite elle fut prise de panique quand elle vit sur le coin du mur le plus à gauche un message : « Je te guiderai ! »

Anna scruta l'obscurité, cherchant la personne qui aurait pu inscrire ce message. Mais elle ne voyait pas plus loin que le bas de ses genoux. Soudain, la lumière du saphir s'éteignit avant de se rallumer un peu plus loin dans le couloir. Anna se dit qu'elle n'avait pas d'autre choix que de la suivre et reprit donc son avancée dans les ténèbres.

Arrivée devant une bouche de lumière, elle sauta les yeux fermés, espérant être de retour chez sa grand-mère pour le diner. Lorsqu'elle les rouvrit, sa surprise fut totale : loin de retrouver le calme de la bibliothèque, elle survolait à présent le marché de Shalingappa à une dizaine de mètres de hauteur. Elle commença par s'agiter dans tout les sens, paniquant comme si elle se noyait. Puis, elle se calma et s'assit en position indienne dans les airs comme si elle avait toujours fait cela.

Elle profita du voyage pour glisser les mains dans ses poches à la recherche d'un semblant de nourriture ; alors qu'elle farfouillait, elle sentit soudain quelque chose : le saphir, il était de nouveau là. Elle le regarda quelques instants au creux de ses paumes et le jeta à terre de toutes ses forces : « C'est à cause de toi tout cela ! » lança t'elle pendant la chute du saphir. La pierre toucha alors le sol mais ne se brisa pas. Encore sous le coup de la surprise, Anna sentit à ce moment là qu'elle perdait l'équilibre, chutait... Elle regretta aussitôt son geste. Elle rebondit sur les toits en toile des étals et atterrit lourdement à quelques centimètres du saphir qui semblait la

narguer. Elle tendit la main et le serra fort, encore paniquée par le saut qu'elle venait de faire.

Le saphir se brisa entre ses doigts, une lumière apparut et un petit lutin bleu sortit de la pierre comme si de rien n'était.

« Bonjour ! dit-il plein de joie. Je suis le lutin du saphir. Tu peux aussi m'appeler Séphiroth. Je suis aussi le seul qui pourra tout te dire sur cette ville. »

Anna se frotta les yeux comme pour vérifier qu'il ne s'agissait pas d'un rêve ou d'un cauchemar. Elle décida alors de s'adresser à la créature qui était en train de méditer assis en position du lotus, sans se préoccuper d'elle.

« Bon j'ai quand même du mal à te croire.

- Tu as raison, répondit-il avec malice, il faut se méfier de tout le monde ici. »

Anna ne cacha pas son étonnement :

« Euh... Que veux-tu dire par là ?

- Regarde autour de toi... ne remarques-tu rien ? Tu te trouves dans une ville fantôme... » Murmura-t-il sur le ton de la révélation.

Anna ne comprit pas tout de suite. Elle lui répondit que ce n'était pas possible et qu'elle avait l'habitude de voir des villes fantôme dans les bandes dessinées qu'elle lisait tous les soirs avant de se coucher. Anna n'aimait pas l'aventure certes, mais adorait les récits effrayants, spectaculaires...

« Oui, l'interrompt Séphiroth, tu as peut être raison. Ce n'est pas vraiment une ville fantôme, c'est juste une ville sans humain ! »

Le lutin semblait se délecter de tout ce mystère. Quant à Anna, elle ne comprenait toujours pas : une ville sans humain lui paraissait totalement impossible. Le lutin poursuivit :

« Tous ces gens autour de nous ne sont que des illusions. Vivre dans ce monde peut être dangereux ; c'est pourquoi je te suis depuis ton arrivée et te guide. Je préfère d'ailleurs te mettre au courant : je peux lire aussi dans tes pensées. »

Saphir, illusions, lutins, Anna se demanda si elle allait enfin trouver un moyen de sortir de ce monde :

« J'en connais un moi, de moyen de sortir.

- Génial et c'est maintenant que tu me le dis!! répondit Anna soudain exaspéré par le lutin.

- Ne t'énerve pas. Il se trouve que je connais ta grand-mère. »

Anna ne comprenait pas vraiment comme Séphiroth pouvait connaître Annabelle. Elle l'interrogea alors pour en savoir plus, mais il ne répondit pas et se mit à trembler.

Anna l'interrompt et lui demanda s'il y avait un problème. Il lui répondit alors que tout allait très bien mais qu'une poussière lui était simplement entrée dans l'œil. Anna, pourtant discrète en temps normal, insista.

« C'est Annabelle, lâcha le lutin. »

Anna lui demanda une nouvelle fois de s'expliquer ; elle s'attendait à une réponse telle que : « Rien, ne t'inquiète pas, ce n'est rien » ; mais à son grand étonnement il lui

répondit :

« Et bien puisque tu insistes, je vais te raconter. Il y a longtemps, ta grand-mère est venue ici dans ce « monde » et il lui est arrivé exactement la même histoire que celle que tu es en train de vivre. »

Les yeux d'Anna s'arrondirent d'étonnement, mais le lutin poursuivit :

« Attends, tu vas comprendre. Annabelle devait avoir vingt trois ans ; elle était belle, ses yeux brillaient comme un rayon de soleil ; elle avait les cheveux soyeux et doux. Elle était magnifique... Puis elle a du faire un choix, le même que celui que tu vas devoir faire si tu veux rentrer chez toi. »

Anna commençait à s'inquiéter. Mais de quel choix parlait-il? Le lutin, respira un bon

coup, et prit alors un ton solennel :

« Anna, pour rentrer chez toi, tu dois faire le choix entre prouver la pureté de ton cœur au prix d'un grand renoncement ou me sacrifier !

- Comment? Non non et re non, il est hors de question que je te tue pour pouvoir rentrer chez moi!! Mais alors, comment puis-je prouver la pureté de mon cœur. Je t'assure que je suis une gentille fille.

Le lutin l'interrompit :

« Ne t'inquiète pas. En refusant de me sacrifier tu as prouvé que tu avais bon cœur. Dans quelques secondes tu disparaîtras et tu seras de retour chez toi. »

Il semblait ému :

« En rentrant, s'il te plait, dis à ta grand-mère que je l'aime et que je pense très fort à elle. »

Anna se précipita dans les bras du lutin :

« Tu peux compter sur moi. Je te remercie Séphiroth. Tu vas me manquer.

- Toi aussi Anna tu vas me manquer.»

Sur ces mots Anna disparut. Elle atterrit devant la bibliothèque et vit sa grand-mère juste en face d'elle. Craignant de se faire gronder pour son absence prolongée, Anna s'apprêta à se défendre. Annabelle prit la parole:

« Alors a t'il changé ?

- Mais de qui parles-tu ?

- Et bien de Séphiroth. Je pensais bien que tu finirais par te faire aspirer par ce rayonnage! »

Anna sourit et lui raconta toute l'histoire. Elle n'oublia pas de transmettre le message. Annabelle sourit et elle laissa une larme s'échapper ; elle pleurait de joie.

« Promets-moi que tu feras partager cette expérience à tes enfants et que eux-mêmes la feront partager à leurs enfants.

-Je te le promets, Grand-mère. »

Des ballons pour tous

De Clément

Quand cette fameuse histoire lui arriva, Anna savait depuis au moins un an et demi que le dernier rayon de la bibliothèque de sa grand-mère, à Paris, ouvrait directement, quand on écartait les livres, sur la petite place du marché de Shalingappa dans le sud de l'Inde. Mais Anna n'aimait pas l'aventure, comme son inséparable amie Gabrielle dont le fait le plus héroïque était de sortir la tête de sa carapace, une ou deux fois par jour, pour affronter le monde et manger des endives. De temps en temps, pourtant, traversant la pièce, Anna osait glisser le nez entre les livres et sentir avec délices le parfum moite du safran ou écouter battre la pluie de mousson. Ses lunettes en sortaient tout embuées.

Pourtant, ce matin-là, tout bascula. Anna jouait tranquillement dans la bibliothèque de sa grand-mère avec Gabrielle ; elle repensait au passage secret, soudain attirée par la perspective de visiter un autre monde que Paris. Après un long moment d'hésitation Elle décida d'écartier les livres du rayonnage supérieur. Elle avait peur mais arriva à se donner du courage : l'idée de découvrir un nouveau monde l'excitait plus que tout malgré l'angoisse qui restait toujours en elle. Anna attrapa Gabrielle et la glissa dans sa poche, prit son courage à deux mains et écarta les livres. C'est à ce moment là que la bibliothèque s'ouvrit en deux dans un nuage de poussière. Derrière le nuage, Anna entendit une voix dans une langue qu'elle ne connaissait pas. De nombreuses personnes circulaient de part et d'autre ; cela ressemblait à un marché. Les femmes étaient habillées avec un lehmman, les hommes portaient un dhoti, et la plupart des gens portait un turban sur leur tête pour se protéger de la chaleur et du soleil qui tapait si fort.

Soudain paniquée par la foule, Anna se cacha derrière une voiture, caressant la carapace de son amie Gabrielle pour se rassurer. Sa grand-mère d'Anna disait vrai : elle se trouvait bel et bien sur le marché de Shalingappa en Inde. Il faisait chaud, très chaud, et très humide. Les enfants jouaient au milieu du marché. Les marchands eux étaient assis dans un petit coin d'ombre entre deux arbres.

Anna prit son courage à deux mains et décida d'aller explorer le marché. Elle s'avança entre les étales sous le regard de tous les enfants autour d'elle. Elle était bien habillée, avait une bonne odeur : tout le monde l'admirait. Sa promenade la conduisit à la sortie du marché. Elle se dirigea vers le nord, en direction d'un bidonville. Les personnes vivaient dans de petites cabanes en bois sales et délabrées, et présentaient un petit jardin avec quelques plantations, juste de quoi faire vivre leur famille.

Plus haut sur une colline plus lointaine on apercevait les quartiers riches qui, eux, n'étaient composés que de grandes villas avec piscine. Souvent les pauvres n'avaient pas de quoi arroser leurs plantations car les riches prenaient trop d'eau et devaient aller en chercher au puits à 12 km de la place du marché. Anna ne se doutait pas que la vie pouvait être si dure. Elle était nourrie normalement et allait à école. Ici, les enfants semblaient souffrir

de malnutrition et souvent allaient travailler dès l'âge de 8 ans pour aider à nourrir leur famille.

Anna entendit sa grand-mère l'appeler au loin. Elle se précipita sur la place du marché, retrouva la voiture qui lui servait de repère et se glissa dans le passage secret. Il était 20h à Paris. Elle avait déjà passé trois heures en Inde. Que le temps passe vite ! Elle se mit à table puis prit une douche et alla se coucher après avoir donné une feuille d'endive à Gabrielle. Elle eut du mal à s'endormir.

Anna était triste de voir toutes ces personnes dans cette situation. Elle se disait que ça serait bien d'apporter aux enfants un peu de bonheur, de faire en sorte qu'ils aient d'autres choses à voir, d'autres choses à découvrir ; mais elle ne savait pas comment faire. Elle décida donc d'y retourner le lendemain.

Dès l'aube, après avoir pris son petit déjeuner, elle plaça Gabrielle dans la capuche de son pull et courut devant l'étagère ; elle arriva au même endroit que la veille. Tout le monde travaillait, quelques enfants jouaient avec des boîtes de conserve trouvées dans les poubelles du quartier riche, d'autres aidaient leurs parents sur le marché. Anna décida de monter au-dessus de la colline où se trouvait le quartier riche. Elle s'assit alors sur un banc qui donnait sur l'école privée de Shalingappa. La sonnerie retentit. C'était la récréation. Les enfants portaient des uniformes et s'amusaient librement dans la cour. Elle se faufila discrètement à travers la grille et traversa les différents bâtiments. Soudain, elle se trouva face à une salle réservée à des élèves français. Elle s'y installa pour suivre les cours et voir comment on y enseignait. Elle resta un peu et repartit quand la cloche du midi sonna. En France il n'était que 10 h 30.

Anna promena son regard de l'autre côté de la colline, où se trouvaient les bidonvilles. En contrebas s'étendaient des champs de culture avec une petite cabane en bois au milieu. Elle descendit. Quelques enfants jouaient avec un petit ballon de foot fait avec des branches d'arbres, des feuilles de cocotier, quelques morceaux de liane trouvés dans la forêt. Anna se laissa bercer par les cris de victoire des enfants, puis regarda sa montre : 11h30. Elle avait 30 min pour retourner en France ! Elle ôta Gabrielle de sa capuche et la glissa dans son sac.

Une fois arrivée devant la voiture, elle se glissa dessous et retrouva la bibliothèque de sa grand-mère dans laquelle trônait une odeur de crêpes. Pour Gabrielle ce serait endive et tomate. Elle sortit la tête de sa carapace et grignota tandis qu'Anna s'installait à table.

L'après midi elle accompagna en bougonnant sa grand-mère au parc. Assise à côté de la vieille femme, elle remarqua que, ici, les enfants avaient de vrais ballons et que les filles avaient des cordes à sauter. Ils y avaient des pompes à eau dans lesquels les enfants pataugeaient en rigolant. Anna alla retrouver ses copines à la balançoire. Après le parc Anna appela ses parents. Ils avaient beaucoup de travail et avec les vacances scolaire n'avaient pas le temps de s'occuper d'elle. Pendant la nuit elle rêva à des enfants avec des ballons de foot, à des filles avec de vraies cordes à sauter, à des femmes avec des brouettes pour emmener l'eau au lieu de porter les pots à eau sur leur tête...

Le lendemain, sa décision était prise : elle allait fonder une association pour la ville Shalingappa. Sa grand-mère étonnée lui demanda si elle avait vu le passage secret au fond de la bibliothèque. Anna hésita et lui répondit "Oui" ; puis elle lui expliqua son rêve et ses envies. La grand-mère était d'accord avec elle mais la question était comment payer les ballons, les cordes à sauter et les brouettes ? Anna proposa de demander à la ville les brouettes usées puis de les nettoyer et de les emmener à Shalingappa. Sa grand-mère était d'accord. Elle prit la voiture et alla voir le maire qui accepta avec générosité la proposition.

Anna et sa grand-mère firent alors quelques voyages de brouettes. Pour les ballons et les cordes à sauter, la grand-mère d'Anna mit quelques affiches chez les commerçants du quartier. Les premiers jours, elle n'eut que peu de succès ; mais après cinq jours, les habitants du quartier amenèrent quelques ballons et quelques cordes. Anna tria les ballons pendant que sa grand-mère réparait les cordes craquées. Au total trente six ballons furent donnés, vingt-neuf gardés ; quarante-cinq cordes furent données et trente-huit gardées.

Anna et sa grand-mère étaient fières de leur action. Elles descendirent le tout dans la cave de la bibliothèque et construisirent un petit stand de distribution. Une fois que tout fut prêt, Anna prit Gabrielle, sa grand-mère ferma la bibliothèque ; puis Anna s'engouffra la première dans le passage pendant que sa grand-mère lui passait les dons. Les deux complices s'installèrent alors sur le bord d'une petite route près des bidonvilles. La première personne arriva, combattant sa peur. Anna lui tendit une brouette ; tout le monde se précipita alors sur le stand.

En une vingtaine de minutes le stock était épuisé. Les enfants jouaient avec leurs ballons, les filles avec leurs cordes, les femmes n'avaient plus besoin de porter leurs seaux d'eau sur la tête.

Une fois rentrée à Paris, Anna reprit Gabrielle et lui expliqua la journée. L'animal sortit sa minuscule tête de sa carapace d'un air fier. Anna proposa à sa grand-mère de l'aider à monter une association pour aider les personnes en difficulté à Shalingappa. Sa grand-mère lui expliqua que pour créer une association il fallait beaucoup de temps et qu'il fallait qu'elle se consacre à ses études, mais qu'elle pourrait toujours faire comme aujourd'hui.

Anna comprit et attendit quelques années pour concrétiser son rêve.

Les meurtres de la Liberté De Margaux Py

Elle avait une robe de soie écarlate avec des grelots d'argent aux manches. Un voile orangé, tombé de ses cheveux, couvrait ses jambes et ses chevilles nues. Elle était couchée par terre, recroquevillée. Les gens avaient accouru de partout, chargés de sacs, pour la regarder. Et moi, là-haut, au parapet de la seconde galerie, je me penchais comme tous les autres vers ce corps inanimé. J'étais sûrement le seul à reconnaître les vêtements de fête de la cour de Pandajar, ce royaume disparu dont il ne restait rien d'autre que les miniatures peintes sur lesquelles j'avais travaillé une année entière au lycée, dans l'atelier du soir de Monsieur Bazire.

J'ai dévalé le grand escalator qui traversait la verrière du centre commercial des Trois Platanes, Rue de la liberté, dans le clignotement des sapins de Noël. Nous étions le 19 décembre... La police était déjà sur place, tentant de faire circuler la foule. Apparemment, un appel anonyme avait été passé par un homme depuis la cabine juste à côté. Je décidai de m'écarter un peu, pour aller voir cette fameuse cabine. Malheureusement, elle était, elle aussi, protégée par la police.

Décue, je renonçai à mon enquête et partis alors vers la rue musette, rue que j'adorais, en repensant à tout cela. J'avais rendez-vous avec mes amis et étais bien décidée à m'amuser.

Lorsque j'arrivai, tout le monde semblait déjà au courant de la nouvelle. Le meurtre était au cœur de toutes les conversations. J'appris que, apparemment, la jeune femme rentrait chez elle et qu'elle avait été violemment bousculée puis tuée avec un couteau. J'en eus le souffle coupé... je ne m'éternisai donc pas à cette petite soirée et rentrai à la maison manger un morceau devant la télé. Je repassai Rue de la liberté : La police était encore sur place pour le corps de la victime.

Le lendemain, je fus réveillée par le hurlement de sirènes dans la rue. C'était un cauchemar qui se répétait ! Je me précipitai vers la fenêtre pour regarder et là, je vis le corps d'une femme inanimée au milieu d'un cordon de police. La foule était, elle aussi, au rendez-vous. Tout cela semblait curieux tout de même : deux meurtres dans la même rue, à quelques heures d'écart. Qui commettait ces meurtres et pourquoi ?

Un grincement résonna dans la pièce sombre et froide. L'homme s'avança lentement un couteau à la main. Puis, de plus en plus vite. Sa prochaine victime était proche. Très proche. Discrètement et d'un coup violent, il planta le couteau dans le dos de sa victime. Troisième meurtre, commis le 20 décembre 2011, rue de La Liberté.

Le lendemain au commissariat, le Commissaire Smith travaillait dans son bureau. Il n'avait pas l'habitude de travailler dans ces locaux ; il était arrivé la veille pour remplacer le Commissaire William, le temps d'un arrêt. Soudain, un des policiers chargé de l'enquête frappa à la porte :

« Entrez-donc ! lança Smith.

- Excusez-moi, je viens de recevoir un appel d'urgence rue de la Liberté.

- Un autre meurtre ?

- Oui. Il faut se rendre sur place d'urgence, le temps nous est compté ! »

J'appris la nouvelle dans les journaux : le corps, la police, la foule... La ville semblait en ébullition. J'observai attentivement la photo du troisième corps et sursautai. Tout comme la première victime, la troisième portait les vêtements de fête, orangés et argentés, de cette fameuse cour de Pandajar. On aurait dit une marionnette étrange et mystérieuse.

Décidément rongée par la curiosité, je me précipitai dans le bureau de mon père. Depuis qu'il était journaliste, il bossait souvent à la maison, retouchant ses articles jusqu'à tard dans la nuit. Je le questionnai sans détour :

« Que sais-tu de la cour de Pandajar ? »

Ses yeux s'arrondirent d'étonnement :

« J'ai travaillé dessus pendant quelques années. Il fallait que j'écrive un reportage sur ce royaume. Je débutais dans le métier de journaliste ; j'avais à peine 26 ans, je n'y connaissais rien. Je me suis aventuré partout pour chercher des informations sur ce monde que presque personne ne connaissait. Un jour, alors que j'attendais une femme qui devait me donner des informations, dans une ruelle à l'écart du centre ville, deux hommes se sont approchés de moi et m'ont menacé : « Cherche pas trop d'informations sur Pandajar, ça peut te retomber dessus très vite. Ça paraît magique, mais ne te fie pas trop aux apparences ». Et puis ils sont partis me laissant terrorisé sur le trottoir. Je n'ai compris que plus tard qu'ils disaient vrai, que loin d'être un pays merveilleux, la cour de Pandajar était un refuge pour meurtriers. »

- Alors tu sais depuis le début que ces meurtres sont liés au Royaume ?

- Oui, on m'a contacté pour m'en informer il y a quelques jours, et on m'a même demandé de faire un article dessus, encore une fois...

- Et tu vas le faire, j'espère ?

- Bien sûr que non ! Il en est hors de question !

La conversation semblait close et je ne parvins pas à dérider mon père de la soirée.

A mon réveil, j'entendis mon père prendre les clés de l'appartement. Je me levai et me dirigeai à pas de loup vers le salon :

« Qu'est-ce que tu fais papa, on est samedi ? »

- Je vais au commissariat. Je ne reviens pas avant 12H00. Fais-toi des pâtes, je ne mangerai pas avec toi. Il faut que je passe à la poste et que j'aille au bureau, puis j'irai faire des courses. Bisou. »

Je n'eus le temps d'en placer une ; il s'éclipsa. La matinée ne s'annonçait pas super. J'avais une tonne de devoirs en retard, que j'aurais dû faire la veille. De plus, même si mon père ne m'avait rien dit, je savais bien qu'il allait au commissariat pour l'affaire de Pandajar. Je l'avais senti, puis vu à son visage.

Je m'installai à mon bureau et laissai le temps s'écouler lentement. A 13 heures j'entendis la clef tourner dans la serrure. Il avait l'air triste, déçu. Je cédaï à la curiosité :

« Ça va papa ? »

- Mouais, figure-toi que l'assassin a avoué. La police a découvert une lettre contenant les aveux du meurtrier ! J'avoue que cela m'a un peu refroidi. »

Je fus prise d'un sentiment d'incompréhension. Pourquoi ? Était-ce vraiment l'assassin ? Je poursuivis mon enquête :

« Mais c'est bien lui ? La police est sûre ? Pourquoi a-t-il fait ça ? Comment se fait-il qu'il ait avoué ?

- Du calme, du calme ! Tu n'es pas contente qu'il soit découvert ? Tu n'as plus rien à craindre. Je vais me chercher des pâtes et j'arrive, j'ai faim, moi ! »

J'étais très contente, évidemment, mais cela cachait quelque chose ! Je me demandais pourquoi l'assassin avait écrit une lettre pour tout ça. Quel était le rapport avec Pandajar ? ... s'il y en avait un bien sûr.

Voyant mon désarroi, papa commença son interminable récit, des pâtes plein la bouche :

« Alors voilà ! Il y a quelques temps, tu sais, je t'ai parlé d'un reportage que j'ai fait, sur Pandajar. Tu te souviens ? La police pense que le tueur est peut-être allé là-bas. C'est pour cela que l'on m'a appelé au commissariat ce matin, pour savoir si je voulais faire un article qui serait une sorte d'appel à témoin. Comme si ça pouvait les faire avancer... Bref, j'étais en train de rédiger mon papier quand un policier m'a interrompu en mettant sous le nez la lettre d'aveu du pseudo meurtrier. »

Il fit une pause et engouffra une large cuillerée de pâtes avant de poursuivre :

« Je trouve cela étrange tout de même. »

Le soir arriva sans satisfaire complètement ma curiosité. Alors que j'étais décidé à aller me coucher, le téléphone de mon père sonna. Étonné, il décrocha. Je le vit pâlir en raccrochant. Aussitôt il se rua vers moi :

« L'assassin se balade dans notre rue, et plus précisément vers notre bâtiment. Je vais fermer la porte et toutes les fenêtres et lumières... je viendrai dans ta chambre après. Il faut d'abord que je m'assure qu'il n'y a aucun danger. Il nous veut peut-être du mal. Je t'interdis formellement de bouger de là, tu entends ? Je te l'interdis !!

- Il ne va rien nous arriver, hein ?

- Je ne sais pas ... »

Il quitta ma chambre pour faire le tour de notre appartement. Je tremblais de tous mes membres. Soudain, j'entendis un coup violent, comme une porte fracassée d'un coup sec ! Je cessai de respirer ; puis, prenant mon courage à deux mains, je me risquai à ouvrir la porte. Je n'eus que le temps de me glisser dans le couloir, un autre coup violent arrêta mon avancée...

« Vous êtes en état d'arrestation » ... On était sauvé ! J'accourus dans le salon pour voir à quoi ressemblait le tueur, plaqué au sol par les policiers. Papa vint vers moi et me serra dans ses bras en murmurant :

« On a eu chaud ! Le tueur a enfoncé la porte mais la police est arrivée à temps. On n'a plus rien à craindre. »

La police emmena l'assassin sous les exclamations des voisins de paliers, réveillés en pleine nuit pour certains.

Le lendemain, je me réveillai avec le soleil. J'étais très heureuse à l'idée de la tranquillité qui allait m'accompagner toute cette journée. J'allumai mon

portable pour envoyer un message à Victoria, ma meilleure amie pour lui demander si elle voulait sortir, puis rejoignis mon père dans la cuisine :

« Bonjour papa !

- Bonjour ma chérie ! Tiens lis ça, c'est la raison de tous ces meurtres ! On arrive au fond de l'histoire. »

Il reprit sa tartine pour croquer dedans, tandis que je prenais le journal pour lire l'article qui s'étalait à la Une.

« La vérité a enfin éclaté : l'assassin s'est montré hier soir vers les 23H30 dans un des immeubles de la Rue de la Liberté. Il est entré par effraction dans un appartement au troisième et s'apprêtait à faire une quatrième victime : le journaliste... » la suite disait que le tueur ne voulait pas être repéré par le Royaume de Pandajar. C'est donc pour cela qu'il était entré, c'était pour papa, pour ne pas qu'il fasse l'article.

Une nouvelle journée commençait bien, rue de la Liberté, ce 22 décembre.

La cité interdite **De Noémie Escaravage**

Elle avait une robe de soie écarlate avec des grelots d'argent aux manches. Un voile orangé, tombé de ses cheveux, couvrait ses jambes et ses chevilles nues. Elle était couchée par terre, recroquevillée. Les gens avaient accouru de partout, chargés de sacs, pour la regarder. Et moi, là-haut, au parapet de la seconde galerie, je me penchais comme tous les autres vers ce corps inanimé. J'étais sûrement le seul à reconnaître les vêtements de fête de la cour de Pandajar, ce royaume disparu dont il ne restait rien d'autre que les miniatures peintes sur lesquelles j'avais travaillé une année entière au lycée, dans l'atelier du soir de Monsieur Bazire.

Je dévalai le grand escalator qui traversait la verrière du centre commercial des Trois Platanes, dans le clignotement des sapins de Noël. Je me dirigeai vers l'attroupement, jouant des coudes pour arriver jusqu'à elle: il y avait déjà des policiers. Elle s'était réveillée, ils commençaient à lui poser des questions. En me voyant venir vers eux l'un me demanda:

-Que voulez vous jeune homme? Vous la connaissez?

Un mensonge me vint aussitôt à l'esprit:

-Oui, c'est une amie elle fait un spectacle donc elle s'est déguisée, mais elle a dû faire un malaise .

-Très bien, vous la prenez en charge donc.

Ils s'en allèrent, dispersant la foule. La fille me regarda avec étonnement. Je lui tendis la main, elle la regarda, hésita puis l'attrapa: je l'aidai à se relever et la conduisis à un banc.

-Je m'appelle Théo, et toi?

- Âhéli . Où je suis?

- A Marseille, en France .

Ses yeux s'agrandirent. Je cédai à la curiosité:

-Tu viens bien de la cour de Pandajar?

-Oui.... Comment tu le sais?

- A mon lycée, on nous a parlé de vous, de vos vêtements... je ne veux pas te vexer mais on nous a aussi dit qu'il s'agissait d'une légende, d'un mythe... On nous a dit qu'il avait eu en Inde un violent tremblement de terre, qu'il y avait eu beaucoup de morts, qu'une civilisation entière avait disparu....

La tristesse sembla soudain l'envahir à cette évocation :

- Oui il y a bien eu un tremblement de terre, mais la cour n'a pas disparu. Nous avons pu être sauvés grâce à la cour des Miracles. C'est un peuple que peu de gens connaît car ils vivent depuis toujours hors de la société. C'est une civilisation qui a échappé à une grave maladie, la mort rouge.... Ils se sont réfugiés sous terre car ils sont devenus un peu spéciaux.... Ils nous ont fait rentrer au centre de la terre, depuis nous vivons avec eux.

Elle regarda autour d'elle inquiète et poursuivit:

-Mais il ne faut le dire à personne. Je suis la fille du roi Ajay . Pour montrer à la cour des Miracles que nous voulons ne faire qu'un seul peuple, je vais me marier avec le prince Aaron.

En prononçant cela, ses yeux pétillèrent .

-Pourquoi tu te retrouves ici?

Ma curiosité n'était pas satisfaite, il fallait que j'éclaire encore quelques zones d'ombre .

-Le conseiller du roi de la cour des Miracles ne voulait pas que le mariage se produise, alors il a engagé des hommes pour m'enlever afin que je ne revienne jamais... mais j'ai réussi à me sauver, je me suis perdue, et tu m'a trouvée.

Cette phrase résonna autour de nous. Voyant qu'elle attirait la curiosité des passants, je me levai en lui proposant :

- Viens, il faut qu'on te trouve des vêtements discrets.

Je l'emmenai dans le magasin le plus proche; à notre entrée une vendeuse disparut dans les rayons et revint les bras chargés de vêtements... Quand Âhéli ouvrit le rideau de la cabine, au bout de plusieurs minutes, je fus impressionné. Elle portait un t-shirt bleu clair avec dessus une lune et des étoiles, une veste en cuir blanc, un jean assez sombre et une paire de converses turquoises. Alors qu'on se dirigeait vers la sortie du centre commercial, elle me demanda :

-Merci de vouloir m'aider mais que vont dire tes parents?

-Mes parents ne pourront rien me dire puisqu'ils ne sont plus là... Dis-je d'une voix rauque .

Elle me regarda avec un regard plein de compassion.

... Désolée, je ne savais pas ...

Je la regardai et souris .

-Ce n'est pas grave. Par contre, tu as une idée pour aller en Inde?

Elle me regarda avec malice et avec un sourire, elle me demanda:

-As-tu déjà volé?

-Non pas particulièrement... Pourquoi?

-Je sais comment aller en Inde, viens .

Je ne posai pas de question et je la suivis.

On marcha jusqu'à trouver une ruelle isolée et vide . Elle se tourna vers moi et, en me regardant sérieusement, m'ordonna de ne pas bouger. Puis elle s'assit par terre et commence à murmurer quelque chose. La force du vent augmenta en quelques secondes. Soudain un bruit animal se fit entendre. De la poussière volait maintenant autour de nous; je ne distinguais plus trop Âhéli. Une secousse ébranla le sol . Doucement l'intensité du vent diminua ainsi que la densité de la poussière devant moi. Mais je n'en crus pas mes yeux, devant nous il y avait un dragon, un dragon chinois! Âhéli me regarda en souriant puis me dit fièrement .

-Voici notre moyen de locomotion! Il pourra nous transporter jusqu'en Inde en quelques jours . Ça te va?

On mit cinq jours à rejoindre l'Inde. Le dragon nous déposa sur un sentier, devant une forêt profonde, inexplorée... Quand le dragon s'envola, Âhéli me demanda.

-Si ça ne te gêne pas nous allons directement rentrer chez moi. Tu n'es pas trop fatigué ?

Elle n'attendit pas ma réponse et quitta le sentier, s'enfonçant directement

dans la forêt et évitant toujours les obstacles. Moi, je trébuchais souvent; la distance entre nous deux augmenta peu à peu . Je la perdis rapidement de vue; elle ne souciait de rien. Je commençai à courir sans parvenir à la rattraper. Seules quelques fois je voyais une veste blanche apparaître devant moi .

Soudain la forêt s'ouvrit sur une clairière, avec au milieu un ancien temple en pierres gris foncé recouvertes de feuillages. Âhéli n'était pas devant moi, je ne voyais qu'une entrée avec des escaliers s'enfonçaient sous terre, gardée par deux statues en pierre, représentant deux bêtes monstrueuses, avec une tête en crâne, une crinière de serpents, six yeux et des dents faisant bien dix centimètres. Tout à coup, j'entendis Âhéli hurler; je me retournai, elle était retenue par deux hommes armés de fusils . Je commençais à m'avancer, mais l'un deux me dit:

-Laisse tomber petit, tu ne fais pas le poids . Et de toute façon tu ne veux pas la blesser.

Il appuya légèrement avec un couteau sur la gorge d'Âhéli . Je serrai les poings, impuissant . Le deuxième homme proposa:

-Attends, on devrait s'en débarrasser, il ne faut pas que l'affaire s'ébruite .

L'autre hocha de la tête. Le deuxième homme s'avança vers moi, mains nues, une lueur mauvaise dans les yeux .

Il essaya de m'attraper mais je saisis sa main et je la tordis avec une prise d'aïkido. Il hurla et de son autre main sortit un couteau. Je n'eus pas le temps d'éviter le coup: la lame rentra dans mon ventre. Je hoquetai, il la retira d'un coup sec. J'entendis Âhéli hurler une incantation dans une langue étrange: les deux statues à l'entrée prirent alors doucement vie, et se jetèrent sur les hommes. Je perdis pied.

Alors que je tentais de revenir à moi, tout en luttant contre un horrible mal de crâne, des voix indistinctes me parvinrent, ainsi qu'une douce odeur. J'ouvris doucement les yeux. Une fille se pencha au-dessus de moi : Les cheveux blonds presque blancs, les yeux bleus, la peau blanche, un ange... En me voyant réveillé, elle me sourit puis appela quelqu'un. Âhéli apparut alors dans mon champs de vision, elle me demanda:

-Ça va?

Sa voix trahissait son inquiétude .

-J'ai connu meilleur... Où est-on?

-A la cours des Miracles, dans une chambre, nos guérisseurs t'ont soigné. Ça fait deux jours que tu dors, tu as de la chance, la blessure n'était pas profonde .

-Comment est-on arrivé jusqu'ici?

-Tu vois le temple avant que les hommes ne nous trouvent? C'est l'entrée. Il suffit de connaître la clef et de descendre les escaliers. La cour se trouve au centre de la terre. Je te laisse des habits sur le siège, Selena t'attend dehors pour te guider jusqu'à la grande salle .

Elle quitta la pièce, entraînant avec elle toutes les personnes qui me veillaient Je regardai autour de moi: la pièce étaient joliment meublée, les

fenêtres donnaient dans des jardins exotiques. Je me dirigeai vers le siège, enfilai les vêtements, puis m'observai dans une large glace. Je portais un pantalon en lin beige, une sorte de chemise à manches courtes en lin, elle aussi, blanche. Les cernes avaient disparu sous mes yeux bleus, mes cheveux blonds avant très courts semblaient avoir poussé de dix centimètres. Je quittai mon reflet pour me diriger vers la porte. Dans le couloir, Selena m'attendait, en me voyant, elle me sourit.

- Suis-moi, on nous attend.

Elle me guida jusqu'à un magnifique jardin: des papillons volaient de fleurs en fleurs. Au bout du chemin un grand bassin rempli d'eau transparente laissait apercevoir de magnifiques poissons multicolores. Selena me laissa quelques minutes pour regarder autour de moi, puis d'un coup m'attrapa la main pour me faire rentrer dans un petit château, fait de cristal blanc, que je n'avais pas remarqué.

Nous débouchâmes sur une grande pièce bombée de monde. La lumière tamisée provenait des torches contre le mur et d'un énorme brasier au milieu de la salle.. Au fond, je distinguai quatre sièges, dont trois occupés.

-Théo!

Je me retournai et Âhéli venir vers moi accompagnée par un garçon au cheveux longs, ondulés, cuivrés .

-Je te présente Aaron, Aaron je te présente Théo, c'est lui qui m'a ramenée ici.

Aaron me jugea du regard, puis me sourit en me serrant la main .

-Je te dois beaucoup, murmura-t-il. Je vais te laisser profiter de la fête, mais avant le roi Ajay et mon père veulent te parler .

Intimidé, je hochai la tête et je me dirigeai vers le fond de la salle .

En me voyant, les rois se levèrent et se dirigèrent vers moi. L'un portait un masque, l'autre était sûrement le père d'Âhéli car il avait un air de ressemblance avec elle. Il dit en me prenant par les épaules:

-Tu dois être Théo! Je te remercie du fond du cœur de m'avoir ramené ma fille. Depuis que ma femme est morte elle est ma seule famille.... Mais que vas-tu faire maintenant?

Je n'avais pas pensé à cette question. Je regardai autour de moi, comme si les flammes allaient me chuchoter la réponse. La fête avait commencé, je vis Selena danser près du brasier, mon cœur fit un bond dans ma poitrine, pesant le pour et le contre, je me décidai:

-Est-ce-que...avec votre autorisation, je pourrais rester ici?

Ils se regardèrent surpris de ma requête. Ajay me sonda du regard et le père d'Aaron hocha la tête . Il me demanda, avec une voix grave, inspirant le respect:

-Tu es sûr? Je ne sais pas si tu le sais, mais si tu restes ici tu ne pourra pas retourner en arrière...

-J'ai fait mon choix.

Je posai ma main sur mon cœur en me baissant, et je retournai vers les autres .

Quand Âhéli et Selena me virent, elles vinrent vers moi. Selena me demanda

avec une pointe d'inquiétude dans la voix :

-Que t'ont demandé les rois?

-Ce que je voulais faire...

-Et tu as dit?

Je lui souris .

-Je reste! Elle me sauta dessus; surpris, je tombai à la renverse. Âhéli sourit en voyant le spectacle.

Malheureusement, les réjouissances furent de courte durée. Un bruit sourd et menaçant se fit entendre, interrompant notre joie. Je me tournai vers l'entrée où se tenait un homme, grand et sec, aux yeux gris froids, et aux cheveux grisonnants. J'entendis Âhéli murmurer avec colère :

-Le premier ministre du père d'Aaron, Abraham...

Une énorme bête apparut alors, grande de deux mètres, une tête de fauve, l'arrière train de cheval et une queue de scorpion, une bête digne de mes pires cauchemar. Abraham hurla sa malédiction avec colère.

-Mais je vais empêcher ce mariage contre nature!

Je cherchai Selena du regard; je n'eus le temps que de la voir se cacher derrière un rideau, un long poignard à la main. Je m'entendis hurler son nom, elle fonça sur la bête. Comme alertée par un sixième sens, le monstre tourna vers elle: loin d'avoir peur elle accéléra. La bête lui donna un coup de patte, mais elle l'évita en sautant par dessus, telle un oiseau. Irrité, la chimère lui donna un coup de dard au niveau du ventre, elle partit valdinguer plusieurs mètres plus loin. La fureur monta en moi, ne réfléchissant plus, je saisis l'épée d'Aaron qu'il portait à la taille et me dirigeai vers la bête. En me voyant elle poussa un grognement et fonça sur moi. J'esquivai le coup en me précipitant sur Abraham. Je sentis la lame s'enfoncer dans son cœur, il tomba au sol. Quant à la bête, elle disparut dans un nuage de cendres. Épuisé, je tombai dans un puits sans fond .

Nous sommes assis sur un banc de pierre, Selena et moi. Devant nous, une dizaine d'enfants ouvrent en grand leurs yeux pendant que je leur décris le monde extérieur .

LA FORCE DES SENTIMENTS !

De Shona Duval

Quand cette fameuse histoire lui arriva, Anna savait depuis au moins un an et demi que le dernier rayon de la bibliothèque de sa grand-mère, à Paris, ouvrait directement, quand on écartait les livres, sur la petite place du marché de Shalingappa dans le sud de l'Inde. Mais Anna n'aimait pas l'aventure, comme son inséparable amie Gabrielle dont le fait le plus héroïque était de sortir sa tête de sa carapace, une ou deux fois par jour, pour affronter le monde et manger des endives. De temps en temps, pourtant, traversant la pièce, Anna osait glisser le nez entre les livres et sentir avec délice le parfum moite du safran ou écouter battre la pluie de mousson. Ses lunettes en sortaient tout embuées.

Pourtant, ce matin-là, lorsqu'elle glissa son nez entre les rayonnages, elle sentit quelque chose de nouveau, de fruité, de sucré et d'amer à la fois. Elle eut un moment d'hésitation, mais, sa curiosité l'emporta, et elle le fit : elle écarta les livres, se faufila sans que personne ne la voie, puis resserra les livres sans se douter de ce que ce nouveau monde lui réservait.

A peine arrivée sur la place, elle ne prêta que peu d'attention aux étals du marché, aux cris des passants... et se laissa plutôt guider par l'odeur enivrante qui la conduisit jusqu'à un gigantesque portail, qu'elle franchit sans même réfléchir. Soudain une désagréable impression l'envahit : autour d'elle, tout grandissait... mais non ! C'était elle qui rapetissait : au final, elle se retrouva aussi grande qu'une fourmi.

Terrorisée, elle promena son regard et vit au loin un petit village et des maisons aux formes spectaculaires dont les toits étaient formés d'un gros bonbon rose et biscornu. Leur porte étroite laissait apparaître des lumières festives.

C'est alors qu'elle aperçut une maison encore plus improbable que les autres ; car dans ce pays si joyeux, si coloré et si festif, une bâtisse se dressait entièrement noire... Elle faisait froid dans le dos. Anna frissonna et décida d'aller sonner à la première porte venue. Une petite fille très mignonne et tout à fait extravagante ouvrit la porte. Elle était jolie, vêtue de mille et une couleurs. Ses cheveux blonds, si doux et si beaux, étaient réunis en deux nattes qui reflétaient la lumière du soleil. Ses yeux se voulaient rassurants... une petite fille relativement normale si elle n'avait pas eu les oreilles pointues, de petites antennes dressées au dessus de sa tête et une peau entièrement bleue.

La petite fille attrapa Anna par la main, en rigolant et commença à parler sans pouvoir s'arrêter. Anna ne saisissait pas la moitié de ce que sa nouvelle amie lui racontait. Cette dernière lui expliqua cependant que son pays était caché de tous et qu'ils vivaient dans les rizières de shalingappa pour se protéger des humains.

Anna, dont la curiosité se montra plus forte que son appréhension, demanda enfin si elle pouvait rester dormir et manger. La bête la regarda longuement, comme pour essayer de décrypter ses intentions ; puis elle lui sourit et accepta en se présentant : Boutchina.

- Bienvenue dans ma maison. Tu peux rester autant que tu le souhaites.

- Pourquoi ta maison est-elle si noire ? Demanda Anna, encore étonnée.

- Un jour, il y a très longtemps, après la guerre, elle est devenue noire et sans âme.

Alors qu'elle visitait la maison, Anna croisa un tout petit lion, sûrement un nouveau né, entièrement vert avec une crinière rose bonbon ; Il leur barrait le chemin, endormi au milieu du couloir. Pour ne pas faire de bruit, elles le contournèrent sur la pointe des pieds ; mais le lion, dont l'ouïe était très développée, les entendit. En entendant son rugissement, elles coururent aussi vite que possible ; mais le lionceau était comme fou.

Elles sortirent de la maison et se précipitèrent dans la rue. Leur course les conduisit jusqu'à un stade dans lequel les deux jeunes filles se trouvèrent prises au piège. Elles n'avaient guère de chance de lui échapper. Au moment où l'animal allait se jeter sur elles, Anna hurla, se jeta sur le côté et sema l'animal en furie. Le lion resta pris au piège du stade.

Alors qu'elles se remettaient, essoufflées, elles aperçurent des yeux à la fenêtre d'une maison, deux yeux qui les observaient en se cachant. Anna sursauta de peur et fit un mouvement de recul puis, intriguée, fit un pas sur la terre boueuse et défraîchie qui composait le jardin. Elle avança et frappa à la porte après une minute d'hésitation.

Après de longues minutes d'attente, un homme étrange, ressemblant à Boutchina et vêtue de noir, vint ouvrir, apeuré, triste, délaissé... Cela fit de la peine à Anna au point de lui demander son nom et la raison de sa tristesse.

La mystérieuse personne lui répondit, avec un peu de mal, qu'il s'appelait Jinimini et qu'il était, depuis la fameuse guerre, devenu noir et triste. Touchée, Anna se jura de se donner pour mission de l'aider à retrouver ses couleurs et sa gaieté. Jinimini ne lui laissa pas le temps de continuer son interrogatoire, il poursuivit :

- Il y a dans mon grenier une pierre avec des inscriptions. Le problème c'est que je n'arrive pas à les déchiffrer, se désespéra Jinimini. Je crois que cela a un rapport avec ce qui s'est passé ce jour là.

- Occupons-nous de cela, rétorqua Boutchina, et allons chercher quelqu'un qui saura nous aider.

- Mais, cela risque d'être dangereux et ma grand-mère pourrait s'inquiéter, paniqua Anna

- Veux-tu que je te dise un secret ?

tapissaient les murs ; une très jolie femme trônait au centre de la salle. Elle avait une couronne et était resplendissante de beauté.

Anna se dressa devant elle et implora son aide :

- Belle dame, je sais que nous vous dérangeons sûrement, mais nous aurions besoin de vos services si cela ne vous dérange pas.

- Je vous aiderai avec plaisir ! Répondit l'inconnue avec bienveillance.

- Nous aurions besoin que vous déchiffriez ceci.

Sur ces mots, Anna lui tendit le bout de papier avec la phrase codée. Après quelques minutes d'observation, l'étrangère hésita :

-.....cela signifie : Pour gaieté infinie, en toi tu regarderas et inconnu tu écouteras.

- Mais qu'est-ce que cela veut dire? Rétorqua Jinimini.

- Et bien je ne sais pas et même si je le savais je ne pourrais pas vous le dire.

- Alors, tu dois regarder en toi, dit Anna à Jinimini... Tu as peut-être des sentiments profonds qui sont cachés. Tu dois essayer de les trouver et de les dévoiler.

Jinimini rougit en évitant le regard d'Anna

-.....et bien c'est un peu gênant, mais, je dois te dire quelque chose.

- Et bien vas-y, dit moi, je suis prête

- Et bien, je...je...je t'...je t'aime, bégaya Jinimini un peu gêné.

A peine eut-il prononcé ces quelques mots que Jinimini fut pris de grands frissons et disparut dans une explosion de fumée. Lorsqu'il réapparut, il resplendissait de multiples couleurs.

A la fin de ce périple à la chasse aux couleurs, nos amis rentrèrent à la maison de Boutchina pour faire leurs adieux à Anna. Jinimini était très déçu de ce passage exprès, mais il se devait dire au revoir à Anna. Cette dernière fit la bise à Boutchina, mais arrivée à Jinimini elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle le prit tendrement dans ses bras et lui promit de revenir le plus vite possible. Celui-ci lui dit en souriant :

- Nous t'attendrons aussi longtemps que nous le pourrons.

De retour chez elle, Anna reprit sa vie de tous les jours. Mais les personnes qui la connaissaient lui trouvaient un air différent sans savoir quoi. En effet Anna rayonnait car elle avait trouvé l'amour et régulièrement elle retournait dans ce monde magique où ses amis et son amoureux l'attendaient.